

Délabrement linguistique et indigence de la pensée

Quo vadis ?

Linguistic Decay and Poverty of Thought

Quo vadis ?

Pr. Saïd SAÏDI

Auteur correspondant, Centre de l'Enseignement Intensif des Langues, Université
Batna 1 (Algérie), incipit_sad@yahoo.fr

Soumission : 15.04.2024 – Acceptation : 18.04.2024 – Publication : 07.06.2024

Résumé — Jusque dans l'abondance et le confort absolus, ce village planétaire malheureux, angoissé, tourmenté, frénétique, accumule tant de crises et de carences brandissant la désolation en étendard flamboyant dans toutes les activités. Alarmistes, les humains l'ont été, le sont, ou le deviennent. Mais tout en restant à la périphérie, au futile, à l'inessentiel. Porteurs de sinistres, s'ils sont conjugués, ces phénomènes nouveaux et corrosifs que sont les homophobies structurelles et multiples, aussi bien que les extrémismes bornés et arc-boutés sur des mirages de supériorités, les conflits d'une gratuité à la mesure des revendications dégradantes pour l'humain au sens noble, les bouleversements climatiques de plus en plus visibles, dangereusement menaçants, les paupérisations de vastes régions du monde.

Mais une crise sournoise, rampante, généralisée, incolore, inodore, sans doute à la source de toutes les autres, objet de cris d'alarmes et d'alertes répétés, réside dans le délabrement linguistique paralysant, pandémique. Évoluant dans des nuées de vocables vagues, sans véritables consistances sémantiques, d'abréviations atrophiées, de siglaisons sclérosantes, le locuteur moyen actuel régresse continuellement, dans un épais brouillard d'incompréhension, d'incommunication, d'approximations, de présomptions.

Mots-clés : *appauvrissement, discours, éloquence, langue, savoir.*

Abstract — Even in absolute abundance and comfort, this unhappy, anguished, tormented, frenzied global village accumulates so many crises and deficiencies brandishing desolation as a flamboyant standard in all activities. Alarmists, humans have been, are, or are becoming. But while remaining on the periphery, the futile, the inessential. Bearers of disasters, if they are combined, these new and corrosive phenomena which are structural and multiple homophobias, as well as the limited extremisms and braced on mirages of superiorities, the conflicts of a gratuitousness to the measure degrading demands for humanity in the noble sense, the increasingly visible, dangerously threatening climatic upheavals, the impoverishment of vast regions of the world.

But a sneaky, creeping, generalized, colorless, odorless crisis, undoubtedly at the source of all the others, the subject of repeated cries of alarm and alerts, lies in the paralyzing, pandemic linguistic decay.

Evolving in clouds of vague words, without real semantic consistencies, of atrophying abbreviations, of sclerosing acronyms, the average current speaker continually regresses, in a thick fog of incomprehension, of incomprehension, of approximations, of presumptions.

Keywords: *Impoverishment, Speech, Eloquence, Language, Knowledge.*

« Ils avouèrent parce qu'on leur promit formellement qu'ils ne seraient pas punis. »

« Ils avouèrent devant une promesse formelle d'impunité. » (Exercice de style).

« Mes parents me disent qu'il est rare qu'on écrive dans une langue que ses propres parents ne comprennent pas » (Chen, 2004, p. 17).

« *Quo Vadis ?* »¹

Introduction : « — N'est-il pas vrai... »

N'est-il pas vrai, comme le rappelle souvent Edgar Morin, que « *tout ce qui ne se régénère pas, dégénère* » (Dortier, 2011, p. 157) ? Assurément. Mais certaines régénérations constituent de graves dégénérescences. C'est le cas des langues aujourd'hui. Les cris d'alarmes s'élèvent de toutes les parties du monde, de toutes les aires linguistiques. Partout, les parents, les enseignants, les psychopédagogues, les critiques constatent une érosion destructive et accélérée des patrimoines² linguistiques. Il suffit d'écouter, et souvent de regarder la posture, la

¹ « L'expression **quo vadis**, plutôt rare en français, s'emploie pour dire "*mais où va-t-on ?, mais où va le monde ?*", avec une pointe de dépit. Elle est utilisée pour s'interroger sur l'avenir de quelque chose (surtout un pays, une société). **Quo vadis** précède souvent le nom de ce sur quoi on s'interroge, éventuellement énoncé en latin lui aussi » – consulté le 22 février 2024.

<https://dictionnaire.orthodidacte.com/article/definition-quo-vadis>

² Henryk Sienkiewicz (1910). *Quo Vadis*. Paris : Idéal-Bibliothèque Pierre Lafitte & Cie – consulté le 22 février 2024.

<https://dn790001.ca.archive.org/o/items/quovadisooisien/quovadisooisien.pdf>

³ Henryk Sienkiewicz (1908). "*Quo vadis ?*" de Sienkiewicz, *tableaux et scènes de Rome antique, 54-68 ap. J.-C.* (Adaptation en vers de Paul de Marcillat). Cambrai : Imprimerie Régnier Frères – consulté le 22 février 2024. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5565720k.texteImage#>

⁴ Henryk Sienkiewicz (1909). *Quo vadis ? : roman du temps de Néron* (nouvelle traduction complète, d'après l'original, par P.-A. de Roncey). Paris : Garnier frères – consulté le 22 février 2024. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k971041p#>

² « Chose curieuse, cette possession d'un bien les flatte davantage, quand elle leur vient, non pas de leur effort personnel, mais de l'héritage de leurs pères — d'un *patrimoine* — et d'autant plus que ces pères passent pour plus lointains » (Benda, 1946, p. 106).

« [...] Mais ne commet-on pas quelque confusion entre le patrimoine, qui est l'ensemble des biens, et la personnalité, qui est l'aptitude à posséder ? » (Planiol, 1928-1932, p. 724).

gestuelle, la mine, les mimiques des locuteurs de toutes les catégories sociales et professionnelles pour se rendre compte de l'affligeante indigence³ des discours tenus. Un regard attentif, de préoccupation objectivement statistique s'assurera que toute la trame discursive recycle à peine une centaine de mots, d'une banalité pénible, dans des tournures redondantes, plates, sans relief, sans style, sans recherche, sans élégance aucune.

1. Du verbe premier et de la culture seconde : l'affaissement généralisé

Il faudrait se rendre à cette triste évidence que *le verbe n'est plus à aucun commencement*⁴. Qui du temps où il était cultivé donnait la culture. Le choix même de ce sujet du *changement linguistique* est révélateur. À plus d'un titre. Car présumant d'un affaissement généralisé des performances des locuteurs – sinon, et dans le cas contraire, dans le cas d'un rehaussement, une telle préoccupation n'aurait aucune raison d'être.

« Il suffit de comparer les œuvres françaises du XVI^e siècle à celles du XVIII^e ou aux œuvres contemporaines pour se rendre compte de l'insurmontable difficulté à comprendre les textes anciens en raison même de cette évolution linguistique » – argumentaire du présent numéro de *Paradigmes*. Affirmation très révélatrice car méthodologiquement il faudrait avoir à l'esprit qu'il s'agit de textes plus ou moins anciens et que la littérature constitue un continuum qui ne tolère ni exclusion, ni incrimination d'une époque ou d'un genre. Et que le changement linguistique est aussi naturel que tous les autres, dans l'architecture, l'urbanisme, les transports, la gastronomie, la mode, etc. Et il faudrait aussi avoir à l'esprit que rien ne cultive autant le verbe que la littérature. La littérature des siècles passés est tout simplement la littérature de son époque et ne porte en elle aucune *insurmontable difficulté* de compréhension. Bien au contraire elle recèle des trésors inouïs de poésie, de pensée, de philosophie. En plus de constituer des documents historiques irremplaçables. Sans lesquels une amnésie fatale frapperait l'humanité et l'amputerait de pans entiers, artistiques, historiques, identitaires, indispensables au déploiement et à la saine continuité sociale. Sans oublier que cette littérature constitue le soubassement indispensable à tous les cheminements civilisationnels, y compris, ceux linguistiques. En vue justement d'éviter ces affaissements, source de toutes les dégradations. À moins de se complaire dans des textes lisses, transparents, interchangeables, sans personnalité, ni originalité.

Le rapport littérature-culture relève donc de l'évidence première. Toute stratégie culturelle et linguistique sera alors tributaire de la littérature ou ne sera pas.

- Les apprenants de tous les paliers de l'éducation lisent-ils les bons textes ?
- Les bons auteurs ?
- Lisent-ils seulement ?

À peine daignent-ils regarder des fragments insignifiants imposés à travers les manuels scolaires, instinctivement regardés avec suspicion et d'emblée jugés ennuyeux parce que

³ « De là vient en partie cette grande indigence intellectuelle des temps modernes » (Péguy, 1946, p. 193).

⁴ Origène (2013). *Au commencement était le verbe* (traduit par Nicolas Waquet). Rivages, collection « Philosophie Rivages » – consulté le 23 février 2024.

provenant de l'École et assenés par des enseignants de moins en moins convaincus de leur rôle décisif.

- Ces enseignants, eux-mêmes lisent-ils ?
- Ont-ils lu des textes, des auteurs, des productions représentatives de la grande littérature universelle ?

2. Des encyclopédies et des dictionnaires : l'authentiquement humain

Les intellectuels, enseignants, pédagogues, psychologues, linguistes, étudiants, etc. devraient se rappeler beaucoup plus souvent ceci : *les livres les plus épais, les plus denses, les plus interdisciplinaires, sont d'abord les encyclopédies et les dictionnaires*. Et ils le resteront probablement toujours. Comment en serait-il autrement, du moment que ces vénérables documents ont l'insigne privilège de vouloir réunir, montrer, expliquer les unités linguistiques qui forment la langue, l'acquis le plus authentiquement humain. Sans doute parce que dans le sens le plus commun, la langue demeure le moyen d'expression et de communication le plus élaboré qui soit. C'est pourquoi elle détermine la dimension la plus fondamentale de l'homme. Elle lui permet de nommer le monde concret, de le dire, de le décrire, de le modifier même conceptuellement, mais aussi et surtout de concevoir le monde idéal, abstrait, essentiel, métaphysique, relevant de l'immatériel et donc des grandes croyances régissant plus fortement le monde que les contingences matérielles et d'ordre pragmatique.

Ainsi donc on ne peut penser, concevoir, réfléchir, communiquer substantiellement, promouvoir l'idée, le concept, la découverte, l'étincelle révélatrice d'une vérité quelconque, en dehors de la langue. Plus simplement, il suffit de dire que l'esprit pense avec les mots, à l'aide des mots, par leur manipulation, par leur appropriation, mais surtout par leur apprivoisement. **Oui, par leur apprivoisement**, car les mots, lorsqu'ils sont mal perçus, différemment ou faussement interprétés, peuvent conduire au conflit. À plus forte raison lorsqu'ils deviennent d'insurmontables obstacles à l'intelligibilité, à la lisibilité, à la compréhension. Lorsque les réceptacles sacrés des mots, en l'occurrence les livres, sont dédaignés, au profit d'éphémères slogans, de futiles formules stéréotypées, et autres textos et SMS.

3. Du pouvoir des mots et de leurs conséquences : la force des slogans

À cause du pouvoir des mots, des gens défilent dans la rue et scandent des slogans, alors que d'autres les conspuent et leur jettent des projectiles. Ce pouvoir des mots pousse ces mêmes personnes, dans un autre contexte, à se précipiter sur un produit, à l'épuiser en quelques heures, et à en laisser un autre, intouchable sur les rayons des supermarchés et autres boutiques, ce qui entraîne souvent la faillite d'entreprises florissantes, à cause d'une publicité savamment menée ou d'une rumeur habilement propagée. C'est que les mots ont une puissance telle qu'ils génèrent et construisent tout un monde, qui peut se substituer à la réalité ou même la dénaturer complètement et souvent irrémédiablement. Selon Benjamin Lee Whorf, célèbre linguiste américain : « *Toutes les fois qu'on arrive à une entente ou un accord dans les affaires humaines... on y parvient par des procédés linguistiques, ou on n'y parvient pas* » (Hayakawa, 1966, p. 19). Cette réflexion montre clairement la relation entre la langue et les idées car quand les humains discutent, échangent des réflexions, avancent des arguments

ou essaient de convaincre les autres, d'imposer un point de vue sur une quelconque question, ils n'ont d'autre choix que de le faire avec des mots. Même après une guerre ou un affrontement, on revient toujours à la table des négociations, pour parler, c'est-à-dire user de la langue et des mots. D'où l'univers des idées naturellement tributaire des mots, mais aussi exactement superposable à celui linguistique et langagier.

Car au-delà de la définition primaire et didactique de la langue comme étant le moyen de communication le plus performant, le plus apte à transmettre parmi les hommes, savoirs, sentiments, idées, impressions, souhaits, projets, craintes, mensonges et tromperies hélas aussi..., demeure cette polyvalence étendue à l'extrême, qui soulève beaucoup plus de questions qu'elle n'apporte de réponses. Aujourd'hui, il est bien entendu et clairement concevable que le concept de **langue** nomme *une faculté particulièrement complexe, propre à l'homme et sans doute essentielle à toutes ses activités*, qui, elles aussi deviennent de plus en plus complexes. Même si l'origine de cette faculté indispensable à l'homme demeure mystérieuse, elle ne cesse de se développer, de progresser, de devenir de plus en plus vaste, de plus en plus volumineuse.

Autre vérité corrélative : la langue, dans ses différentes manifestations est trop étendue, trop éparpillée, distribuée sur des substances et des spécialités, des savoirs mêmes, très divers, trop diversifiés pour être susceptibles d'une saisie objective, complète, de l'esprit, d'une vue claire de la pensée, étant elle-même l'instrument de ces préoccupations explicatives.

En outre se pose le délicat statut de l'abstraction et de la subjectivité, car la langue, en plus de nommer des entités réelles, objectives, matérielles, se charge d'exprimer la sensibilité, le sentiment, l'imaginaire, le substrat et l'amalgame des considérations psychologiques plus ou moins inconscientes. Elle se charge aussi de dire l'indicible, l'ineffable. Elle tente enfin de rendre compte de toutes les nuances relevant du culturel, du civilisationnel et de tout ce qui est fondamentalement humain.

C'est pourquoi il y a des spécialistes de tous bords qui se distinguent par le maniement de tel ou tel autre jargon⁵. Il y va de la dynamique sociale et intellectuelle d'une communauté linguistique. Il y a donc des spécialistes, y compris des spécialistes de la langue. Ceci fait surgir une première interrogation :

- Avec quels outils et sur la base de quelle légitimité de savoir et crédit intellectuel peut-on prétendre, en toute modestie, et sans arrogance aveuglante, à une analyse, étude, recensement, explication de la langue dans toute son étendue considérable ?

⁵ « [...] jamais le jargon de la métaphysique n'a fait découvrir une seule vérité, et il a rempli la philosophie d'absurdités dont on a honte, sitôt qu'on les dépouille de leurs grands mots » (Rousseau, 1762, Livre IV, p. 59).

« L'opinion courante n'aime pas le langage des intellectuels. Aussi a-t-il été souvent fiché sous l'accusation de jargon intellectualiste. Il se sentait alors l'objet d'une sorte de racisme : on excluait son langage, c'est-à-dire son corps : "tu ne parles pas comme moi, donc je t'exclus." » (Barthes, 1975, p. 107).

Interrogation qui en attire immanquablement cette autre :

- La langue étant traditionnellement considérée comme le moyen d'expression maximal, c'est-à-dire disant tout à propos de tout, est-elle abordable par la réflexion qu'elle-même génère et produit en quelque sorte ?
- En d'autres termes, est-il possible de parler, d'expliquer, d'étudier la langue avec de la langue et par les moyens linguistiques eux-mêmes ?

Cette langue, étant de nos jours vue beaucoup plus comme un long processus qu'un état stable et figé, l'histoire des langues, la notion même de langues vivantes le démontre amplement, peut-on prétendre à des points de greffe, d'ancrage, de fixations substantielles et rentables, opératoires et enrichissants ? Il ne faut surtout pas se précipiter, armé de ce constat sur l'idée de clivage imperméable, impénétrable des corporations professionnelles, murées chacune dans l'incommunicabilité de son expérience ou la suprématie de son statut inaliénable. Heureusement que non. Demeurera toujours un fond commun qui permettra des discussions informelles mais enrichissantes, qui donnera la possibilité à des personnes de formations et d'horizons différents de s'asseoir civiquement autour d'une table – ronde de préférence – et de débattre pacifiquement dans l'entente, l'harmonie, l'écoute et la concertation, sans effusion d'accusations, d'insultes et d'atteintes verbales jaillies de l'égoïsme, de l'arrogance, de l'égoïsme et de toutes les mégalomanies des ego surdimensionnés.

4. Du civisme et de la culture : les attitudes contestées

L'écoute et la concertation sont d'abord des attitudes extrêmement civiques et éminemment culturelles. Qui procèdent d'une forme consciente de la *doxa* et relèvent de la notion du *discours*. Lequel discours est pris dans le sens de savoirs et de présupposés implicites, considérés comme évidents et sur la base desquels s'organisent la pensée, l'action et tout le cheminement existentiel d'une société. C'est le substrat permettant l'émergence d'un certain nombre de réflexes, de conventions, d'attitudes de vie qui deviennent intelligibles pour une communauté donnée à travers une pratique linguistique déterminée. Lesquels s'inscriront dans le processus historique, avec des ambitions, des projets, une vision préalable de civilisation et l'arsenal d'agissements et d'actes pour la réaliser concrètement. Et la conscience de tous ces processus mis en exercice, produit ce que l'on appelle communément **la culture**.

L'on est tenté, sur la douce pente de la facilité et des approximations, de considérer la langue comme un ensemble fini, avec des significations closes, achevées, des sens innés, antérieurs et durables, alors même que c'est une activité dont la mobilité sans cesse nous échappe. Aujourd'hui, y compris dans les débats, et les tables rondes prétendument intellectuelles, on se contente d'en user maladroitement pour meubler les silences de l'existence où il n'y a ni invention, ni progrès, dans de grandes banalités oiseuses et vaines, improductives et tournant à vide. Alors même qu'elle est ou devrait être, l'expression de l'aisance spirituelle, de la légèreté de l'être, de l'état de perpétuelle joie de l'orateur qui innove, qui est la source intarissable et sans cesse dispensatrice des originalités et des créativité, exploratrices infatigables et sublimes accompagnatrices du monde, de la vie, du cheminement existentiel dans sa dimension de l'espoir.

C'est ainsi qu'émerge un discours de plus en plus dominant, celui de l'impasse et du pessimisme à propos de tout. Ce discours devient chaque jour un peu plus usité et pénètre lentement mais très sûrement toutes les sphères de la société. Une terminologie même s'est forgée depuis des années pour nommer un certain nombre de carences regrettables et semble dotée d'une longévité tout aussi regrettable. Malheureusement il n'y a pas eu, en contrepartie, de discours de l'équilibre et de la juste répartition des conceptions. Ceci relève d'une véritable réflexion hérétique : dans tous les domaines, la conception manichéiste s'impose, va d'elle-même, naturellement, vient aux esprits, mise à part dans le discours social, de la culture, du quotidien... bref de l'utilisation la plus fréquente et la plus informelle de la langue. La plus authentique et la plus libre aussi sans doute parce que la plus fidèle à une réalité chaque jour un peu plus inacceptable. S'est érigé depuis longtemps une litanie inépuisable de plaintes, de ressentiments envers tout et tous. Une sous-culture abêtissante de l'anecdote négative, que, par une indolence latente et l'atrophie de la réflexion élémentaire, on généralise et on étend à tous les rouages de la société. Cette réduction extrême et cette banalisation de l'exemple négatif, méthodiquement, corrode la réflexion positive, l'acte constructif, la volonté émancipatrice de l'homme et de ses vœux naturellement optimistes et ainsi sape les fondements linguistiques, anéantit l'éloquence, l'élégance, l'aisance et la sublime séduction des propos.

Ainsi l'on est tenté de reconnaître qu'une irrémédiable indigence dans le discours s'installe et semble y demeurer durablement. Les mêmes concepts, souvent usés jusqu'à la corde, sont repris continuellement. L'enlisement relève de la fatalité la plus inévitable, facilité par la douce pente de la monotonie chaque jour un peu plus savonneuse et l'impasse se dessine à l'horizon. Bien. Les carences discursives dénoncées s'infiltrèrent et semblent prendre le dessus. Le constat est là, visible à tout un chacun. Le monde polychrome devient monochrome. Les harmonies poético discursives se transforment en bruit monocorde. La polysémie du monde s'efface devant la détresse monosémique. L'opulence linguistique disparaît au profit d'une langue mono terminologique.

5. Des questions magiques : la littérature en réponse

Il est sans doute temps de permettre à la question magique d'intervenir :

- Pourquoi ?
- Oui pourquoi cette indigence dans le discours ?

Incontestablement, les livres les plus volumineux, les plus denses, sont les encyclopédies et les dictionnaires.

- Mais sont-ils assez consultés, lus, manipulés ?

Sans doute non, pas du tout ou pas suffisamment pour atténuer un jugement sévère et somme toutes décourageant. L'impitoyable et vindicatif pourquoi revient.

- Oui, pourquoi ?

Tout simplement parce que sur le plan disciplinaire, ces imposants livres rétrécissent, rapetissent, deviennent rachitiques, chétifs devant la plus vénérable des disciplines, une véritable institution : **la littérature**. Oui la vénérable littérature qui cultive l'incessant culte du mot, de la langue pour eux-mêmes, s'érige, par cette caractéristique suprême et unique, en maîtresse spirituelle incontestée.

Aucune discipline, autre que la littérature, n'impose autant et plus régulièrement la consultation des dictionnaires et des encyclopédies. Aucune n'assure un aussi haut débit de savoir et de compétence linguistique, à même de permettre une véritable économie sémantique, la seule à engendrer une vaste et saine compréhension du monde et donc une culture de l'humain dans sa dimension supérieure.

À ce titre, tous les penseurs s'accordent à définir la littérature comme un moyen d'expression prenant en considération l'incontournable dimension poétique de cette même expression. Cette définition minimaliste a l'avantage de montrer la parenté indéniable de la littérature avec les autres arts. Inévitablement, il est indispensable de considérer la dimension poétique comme un idéal esthétique. Mais sur ce dernier se grefferaient des notions très subjectives comme le talent, l'habileté, le savoir-faire, l'adresse, le génie, le don, etc. Pour contourner cette définition aussi étendue que problématique, il faudra sans doute rappeler que la langue est la dimension supérieure de l'humain, que la littérature, étant l'appropriation de cette langue par un sujet pensant et parlant pour en faire une œuvre, serait donc une discipline supérieure à toutes les autres, illustrant parfaitement la légendaire et fabuleuse alchimie, celle des mots.

Il est nécessaire de rappeler que la littérature, durant sa longue évolution, a occupé, à un moment ou à un autre de son cheminement, différentes sphères de savoirs qu'elle légua plus tard à des disciplines distinctes. Hérodote puis Thucydide furent les premiers historiens de la civilisation Grecque. Mais sans Homère, quelles auraient été les connaissances humaines sur la Grèce antique ? *L'Iliade*⁶ et *L'Odyssée*⁷ renseignent admirablement le lecteur sur l'amorce civilisationnelle occidentale. Et cela de manière éminemment poétique et ludique. De même que la civilisation tribale arabe antéislamique est parfaitement connue grâce aux monumentales poésies de la même époque. La littérature a rempli positivement les

⁶ « La littérature grecque a servi de type à notre poésie, à notre histoire, à notre éloquence, à notre philosophie, à nos beaux-arts ; ses fondateurs ont été les poètes et le plus grand de ces poètes a été Homère » (p. VII). Homère (1853). *L'Iliade* (traduite en vers français par Anne Bignan). Paris : Ledoyen Libraire – consulté le 17 février 2024.

https://books.google.dz/books?id=WMOVSK6WErcC&dq=%27iliade&hl=fr&source=gbs_navlinks_s

⁷ « Le lecteur dont l'âme s'exalte au bruit des batailles, au choc des passions ardentes et énergiques, assignera un mérite supérieur au poème guerrier qui immortalise la vengeance meurtrière du bouillant fils de Pélée. Celui qui se plaît au récit d'aventures merveilleuses, au développement de sentimens naturels, à la peinture de scènes paisibles, appréciera davantage l'épopée domestique, qui célèbre les malheurs, la sagesse, le courage et le triomphe du patient Ulysse ». Homère (1841). *L'Odyssée* (traduite en vers français par Anne Bignan). Paris : L. Hachette – consulté le 17 février 2024. https://www.google.dz/books/edition/L_Odyss%C3%A9e/UBLIj-QuoPUC?hl=fr&gbpv=o

fonctions de la vénérable histoire avant la naissance de celle-ci et son accès au statut de discipline autonome et indépendante. Mais il est à signaler tout de suite qu'aucune discipline ne pourrait se prévaloir, auprès de la littérature, de la même primauté.

Cette discipline est donc complexe, diverse, vaste, d'une étendue à la mesure de ce qui fait qu'elle existe, de ce qu'elle exprime, de ce qu'elle veut dire, de ce qu'elle ambitionne de révéler. *L'Iliade* d'Homère côtoiera toujours *Les Gommès*⁸ de Robbe-Grillet sur un même rayon de librairie, dans un savant désordre qui ne connaît ni ne signifie le préjudice ou l'exclusion. À ces deux œuvres et à toutes les autres, s'ajouteront celles à venir. Du moins cet espoir est-il permis, au regard de toutes les folies passées des hommes.

Conclusion

Aujourd'hui la stratégie culturelle fait que désormais des milliards d'images accompagnées, quand elles le sont, par des commentaires ou des propos rachitiques où l'insignifiance et la bêtise règnent, se transmettent sur les cinq continents, simultanément traduites dans les langues les plus parlées dans le monde. Ces images se propagent à la vitesse de la lumière. La lumière⁹, c'est bien connu, aveugle. Le non-voyant s'arc-boute et se cramponne au premier mot venu. Qui n'est pas toujours instructif, salvateur, d'un apport intellectuel quelconque.

Références

- ARAGON, Louis ([1926] 1948). *Le Paysan de Paris*. Paris : 21e éd. Gallimard, coll. « Blanche ».
- BARTHES, Roland (1975). *Barthes*. Paris : Seuil, coll. « Microcosme Écrivains de Toujours », n° 96 – consulté le 28 janvier 2024.
- BENDA, Julien (1946). *Le Rapport d'Uriel*. Paris : Flammarion – consulté le 18 janvier 2024.
- DORTIER, Jean-François, (2011). « Changer la vie : rencontre avec Edgar Morin ». Dans Véronique BEDIN (dir.) (2011). *Philosophies et pensées de notre temps*. Paris : Éditions Sciences Humaines, Collection : Petite bibliothèque, pp. 157-164 – consulté le 16 mars 2024.
<https://www.cairn.info/philosophies-et-pensees-de-notre-temps--9782361060152-page-157.htm>
- CHEN, Ying (2004). « Carnet de voyage en Chine », *Quatre mille marches. Un rêve chinois*. Paris : Seuil.
- HAYAKAWA, Samuel-Ichiye (1966). *On pense avec les mots*. Paris : France-Empire.
- HOMÈRE (1853). *L'Iliade* (traduite en vers français par Anne Bignan). Paris : Ledoyen Libraire.
- HOMÈRE (1841). *L'Odyssée* (traduite en vers français par Anne Bignan). Paris : L. Hachette
- ORIGÈNE (2013). *Au commencement était le verbe* (traduit par Nicolas Waquet). Rivages, collection « Philosophie Rivages ».

⁸ Alain Robbe-Grillet (1953). *Les Gommès*. Les Éditions de Minuit.

⁹ « [...] quand les plus savants des hommes m'auront appris que la lumière est une vibration, qu'ils m'en auront calculé la longueur d'onde, quel que soit le fruit de leurs travaux raisonnables, ils ne m'auront pas rendu compte de ce qui m'importe dans la lumière, de ce que m'apprennent un peu d'elle mes yeux, de ce qui me fait différent de l'aveugle, et qui est matière à miracle, et non point objet de raison » (Aragon, 1926, p. 12).

- PÉGUY (Charles) (1946). *La République... notre royaume de France : textes politiques* (choisis par Denise Mayer). Paris : Gallimard, coll. « Blanche » – consulté le 16 février 2024.
- PLANIOL, Marcel (1928-1932). *Traité élémentaire de droit civil : conforme au programme officiel des Facultés de droit*. Tome 1. Paris : Librairie générale de droit et de jurisprudence – consulté le 18 janvier 2024. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k11599814#>
- ROUSSEAU Jean-Jacques (1762). *Émile ou De l'éducation*. Paris : Garnier, 1961. Livre IV – consulté le 18 janvier 2024. http://classiques.uqac.ca/classiques/Rousseau_jj/emile/emile_de_education_4.pdf
- SIENKIEWICZ, Henryk (1910). *Quo Vadis*. Paris : Idéal-Bibliothèque Pierre Lafitte & Cie. <https://dn790001.ca.archive.org/o/items/quovadisooosien/quovadisooosien.pdf>
- SIENKIEWICZ, Henryk (1908). “*Quo vadis ?*” de *Sienkiewicz, tableaux et scènes de Rome antique, 54-68 ap. J.-C.* (Adaptation en vers de Paul de Marcillat). Cambrai : Imprimerie Régnier Frères. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5565720k.textelimage#>

Pour citer cet article

Saïd SAÏDI, « Délabrement linguistique et indigence de la pensée : *Quo vadis ?* », *Paradigmes*, vol. VII, n° 02, mai 2024, p. 19-28.